

Comme psy comme ça de Mardi Noir [pseudonyme
d'Emmanuelle Laurent]

Louis-Daniel Godin

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

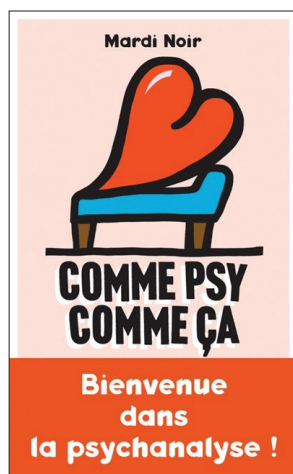
Godin, L.-D. (2019). Compte rendu de [*Comme psy comme ça* de Mardi Noir [pseudonyme d'Emmanuelle Laurent]]. *Spirale*, (269), 68–70.

Psychanalyse et maquillage

COMME PSY
COMME ÇA

MARDI NOIR
[PSEUDONYME
D'EMMANUELLE
LAURENT]

Payot, 2018, 150 p.



Diplômée de psychologie clinique, Emmanuelle Laurent est reconnue comme youtubeuse beauté « lacanienne ». Devant la caméra, elle se maquille tout en discutant de psychanalyse. Sa chaîne « Psychanalyse-toi la face » possède près de 50 000 abonnés, et ses vidéos atteignent jusqu'à 100 000 visionnements. *Comme psy comme ça* est son premier livre, un essai qui poursuit son projet : mettre la psychanalyse au goût du jour, de manière à la fois rigoureuse et ludique.

La chaîne YouTube de Laurent – pseudonyme « Mardi noir », en référence au krach économique de 1929 – constitue un compromis entre l'intérêt de la jeune femme pour la psychanalyse et son désir de faire du théâtre, qui sont *a priori* antinomiques : la pratique psychanalytique propose précisément un rapport entre deux sujets qui se parlent sans se voir. Le dispositif imaginé par Laurent, dans lequel elle s'adresse à un public sans visage en tentant de lui transmettre un savoir, implique une part de mise en scène qui réconcilie ses deux passions. En fait, dans chacune de ses vidéos, elle « tourne autour » d'un concept qu'elle va, non sans humour, arrimer à des réflexions personnelles ou des récits intimes. Sans abandonner complètement la part didactique de l'exercice qui consiste à expliquer des concepts, Laurent assume dans son projet un désir de plaire et de divertir. En cela, ses capsules échappent à la rigidité imposée par la vulgarisation théorique traditionnelle. On s'amuse et parfois, on apprend.

« *Mais c'est hyperdrôle, la psychanalyse. Quand je lis Lacan, je me marre!* », avoue Laurent en entrevue. Tout au long de son enseignement théorique, Lacan – qu'elle nomme son « coquinou » – a produit un savoir sur le rapport du sujet désirant au langage qui trouvait en effet, dans sa parole même, le lieu d'une mise en abîme comique. Dans notre langue maternelle, on est bercé par l'illusion d'une coïncidence entre l'énoncé et l'énonciation ; pour Lacan, enseigner impliquait de briser cette illusion en mettant ses auditeurs et auditrices – des psychanalystes en formation – à l'écoute des signifiants. Il s'agissait avec ses jeux de mots et ses néologismes de faire apparaître le langage « comme tel », suivant une éthique qui trouve dans la cure son principal lieu d'élaboration. Dans cette entreprise, Lacan a laissé une foule

L'image de soi que nous renvoie le miroir
et le discours des autres, cette image
que l'on façonne et contemple et que la
psychanalyse appelle le «moi»: notre
époque nous invite à nous y «*aliéner
joyeusement*» sans envisager sa fragilité.

d'énoncés qui, entendus depuis le langage courant, déconcertent – «*Il n'y a pas de rapport sexuel*», «*L'angoisse, c'est quand le manque vient à manquer*», «*L'amour, c'est donner quelque chose que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas*», etc. Il y a là un matériel que Laurent s'amuse le plus souvent à déchiffrer, parfois à moquer gentiment, nous regardant de biais en s'appliquant vernis à ongles et fond de teint.

Malgré le montage et les coupures, il y a dans ses vidéos une pensée en marche, qui se cherche et se trouve, qui aboutit parfois à des endroits imprévus. Le support écrit, tel que matérialisé dans *Comme psy comme ça*, se prête moins à cette indécision. Le passage anachronique de l'écran au livre ne semble répondre à aucune véritable nécessité. Laurent essaie de conserver le ton bon enfant et loufoque de ses tutoriels, mais sans la magie de la mise en scène, l'effet est moins heureux. Dans le livre, la voix peine à nous charmer, quand bien même elle garde ses traces d'oralité, pour ne pas dire d'argot – c'est écrit comme elle parle, avec des «*kiffer*», «*gnagnagna*», «*meufs*», «*de ouf*», «*ça en chie*», etc. En cela, je doute que le livre réussisse comme la chaîne à réconcilier efficacement ses deux publics que sont les initiés et les débutants à la pensée psychanalytique. Un bandeau sur la couverture nous souhaite d'ailleurs «*Bienvenue dans la psychanalyse*», et une section à la fin nous propose des lectures et des balados pour nous familiariser avec la pensée de Lacan, ou encore des films à voir qui couvrent les enjeux abordés au fil de l'essai.

L'ouvrage s'ouvre audacieusement sur un petit chapitre intitulé «*J'ai pas de zizi*», comme pour affronter d'entrée de jeu un sujet de discorde, voire s'en débarrasser. L'autrice y raconte le souvenir marquant de sa découverte de la différence sexuelle devant un voisin, à l'âge de quatre ans, suivie d'une discussion avec sa mère, qui lui assurait que son sexe «*n'était pas rien [...] sauf qu'il*

ne se voyait pas»: «*Je devais conceptualiser mon sexe, même si je ne connaissais pas la définition du mot "concept". [...] Ça m'a pris environ vingt ans [pour] accepter de posséder un espace libre, qui ne serait jamais comblé. Ne plus subir sa cavité et choisir de maintenir secrète sa jouissance invisible.*» Du même souffle, Laurent se demande si la rencontre de sa sexualité est déterminante dans l'orientation du désir «*seulement*» parce qu'une différence est socialement et préalablement construite entre les sexes. À cette question, elle ne répond pas vraiment. Dans la pratique, la psychanalyse se situe sur une autre scène, elle crée un espace pour «*l'interprétation singulière d'un sujet sur son être sexué*» (Clotilde Leguil), où celui-ci peut accepter la contingence de son désir à l'égard de la norme, sans aspirer à celle-ci. La psychanalyse invite le sujet à comprendre le sens de son désir à la lumière de l'histoire intime dans laquelle il s'inscrit; il s'agit de l'interroger et de «*faire avec*». Cela étant dit, pour celles et ceux de ma génération qui, comme Laurent, considèrent que l'héritage freudien est toujours aussi subversif et pertinent, le lexique apparaît parfois comme un obstacle à la transmission d'une vaste théorie du sujet. Rejeter ponctuellement ce qui relève du «*phallus*» apparaît comme un moyen emprunté par elle pour résoudre cette impasse et rendre son savoir audible. Dans tous les cas, il y a là un débat ouvert et vivant au sein des différentes écoles psychanalytiques, et ce n'est pas l'essai de Laurent qui permet d'en prendre la pleine mesure sur les plans théorique ou éthique: on pourra se tourner notamment vers Fabrice Bourlez (*Queer psychanalyse: clinique mineure et déconstruction du genre*), Vincent Bourseul (*Le sexe réinventé par le genre: une construction psychanalytique*) et Clotilde Leguil (*L'être et le genre: Homme / Femme après Lacan*). «*Si l'époque et les codes changent, la psychanalyse évoluera avec. Ça a déjà commencé. Elle n'a pas le choix, au risque de finir au cimetière de l'ancien monde*», écrit Laurent, qui veut être un vecteur de cette évolution.

Chaque chapitre de *Comme psy comme ça* présente une notion ou un enjeu clé de la psychanalyse de manière plus ou moins scolaire : la névrose obsessionnelle, la phobie, l'angoisse, le narcissisme, la jouissance, la perversion, l'hystérie, etc. Cette phrase tirée de la quatrième de couverture présente bien l'angle avec lequel Laurent appréhende ces questions – et donne aussi une idée du ton employé dans le livre : « *La psychanalyse, ça n'est pas feel good ou feel bad, c'est feel tout court.* » Elle écrit à l'encontre d'une pensée positiviste contemporaine qui nous intime à devenir une « meilleure version de nous-mêmes », performants et sans failles. « *Moi je déteste cette phrase : "Faire de ses faiblesses des forces". Je ne supporte pas cette phrase. Moi j'ai envie de faire de mes faiblesses des faiblesses.* » L'image de soi que nous renvoie le miroir et le discours des autres, cette image que l'on façonne et contemple et que la psychanalyse appelle le « moi », notre époque nous invite à nous y « *aliéner joyeusement* » sans envisager sa fragilité. L'image « *possède cette vertu apaisante de nous unifier* », rappelle Laurent, mais le sentiment de plénitude contemporain que le sujet trouve à contempler et à maîtriser son image peut camoufler un désir de reconnaissance qui « *vire parfois au grotesque* ». Transmettre un tel message par l'entremise du tutoriel maquillage est un heureux paradoxe, dans la mesure où cette pratique met en scène la jubilation d'individus qui cherchent à atteindre une image « totale », sans aspérités. De même, la compréhension de la psychologie humaine véhiculée par certains discours contemporains présente, selon Laurent, une dichotomie entre le bien et le mal qui déresponsabilise les sujets face à leurs désirs. Elle aborde ces « *pathologies à la mode qui surgissent, dont on entend parler trois ans et qui disparaissent comme neige au soleil* » ; notamment l'étiquette des pervers narcissiques, qui cantonne des problèmes à des types alors que, dans leur essence, de tels troubles nous appartiendraient à tous et à toutes. « *Cette potentialité manipulatrice se retrouve chez tout le monde* », écrit-elle.

Bref, Laurent tient beaucoup à cette idée que le sujet n'est pas « *innocent* » et que s'il doit évidemment arriver à s'échapper de relations toxiques et mettre fin à ses habitudes destructrices, il doit aussi reconnaître sa part de subjectivité dans son symptôme. « Est-il possible qu'à certains égards je trouve mon compte dans la répétition d'une même expérience malheureuse ? De quoi me protège cette phobie ? Cette douleur physique peut-elle être le

signe d'un conflit psychique ? » La psychanalyse considère le symptôme comme une métaphore que la parole peut parfois dénouer. C'est bien là un des grands principes de la doctrine freudienne qui a fait son chemin depuis plus de cent ans et qui s'inscrit maintenant dans l'imaginaire populaire. Autrement dit, l'inconscient me parle et me dit des choses que je ne veux pas entendre en traduisant sur mon corps, dans mes relations, des désirs indicibles et anciens. Cette idée est peut-être tellement admise qu'elle est prise à la légère par plusieurs qui en viennent à nier que le sujet est aussi façonné par ses conditions sociales, économiques et matérielles, ce qui, « *à force, décrédibilise l'apport le plus complexe de Freud* » : « *C'est toujours cette même copine qui sort à son mec déménageur qui a mal au dos : "Sam, j crois que t'en a plein le dos, tu portes la famille à bout de bras [...]. Le dos, c'est le reflet des émotions, tu sais". Accessoirement, Sam vient de transporter une armoire normande tout le week-end.* » L'ironie est souvent le chemin emprunté par Laurent pour marquer l'écart entre une pensée psychanalytique rigoureuse et sa récupération par la « psycho pop ».

Au fil des chapitres s'insèrent quelques récits de rêves et histoires de familles qui constituent à mon avis l'apport le plus intéressant de l'ouvrage. Il est notamment question d'un souvenir d'enfance en apparence banal où, de connivence avec sa mère, la jeune fille a caché à son père l'achat d'un hamster, lequel est resté dissimulé dans sa chambre durant trois semaines. En creux de ce souvenir se trouve un secret de famille bien gardé qui met en jeu les amours extraconjugales de la mère et l'origine de la jeune fille : sa conception avec un autre homme que le père. Ce récit dans lequel « hamster » rime avec « se taire » sert de tremplin pour parler d'association libre, de déni et de paternité. Finalement, c'est peut-être lorsque la théorie trouve à s'incarner dans l'histoire intime de Laurent qu'elle embrasse le mieux la forme du livre.